

Festival « Sa m'aim » 2012

Quelques propos de la « Tribune des Tréteaux »

« Un Homme et une Femme », célèbre film de Claude Lelouch, interrogeait les arcanes de la vie de couple et la complexité du sentiment amoureux. Comment reprendre cet universel sujet et lui donner une approche neuve, actuelle, alors que tout semble avoir été dit et que la littérature a exploré tous les endroits et les revers des mots pour l'exprimer ?

C'est ce que se propose d'oser, et nous propose de décoder, la compagnie « A bout d' scènes » dans son spectacle titré « Vice-Versa », montage de textes de Sébastien Joanniez, Bernard Slade et Florian Zeller.

Sur scène, tout est dépouillé, lumière rouge, canapé vermillon qui se transforme en lit, esthétisme épuré, pas de concession à l'objet scénique, tout se concentre sur les échanges entre les personnages, le texte et cet espace vide entre les individus qui se remplira de phrases. Séduction immédiate : la salle est immédiatement happée par ce qui ne distrait pas, *captatio benevolentiae* réussie, le spectateur est en attente, le jeu peut se mettre en place.

Et l'on va cheminer dans des séquences brèves, du sentiment de solitude à l'appel désespéré, « ne me quittez pas des yeux » : elle s'appelle Lucie, elle est la lumière, et si elle demande à Simon s'il est juif, il y a urgence, danger, fuite des pogroms et des arrestations ; c'est la guerre et on ne voit rien de cette horreur ; rien n'existe qu'un couple en train de se former.

Le blanc et le noir habitent les costumes de scène et leur rapport se décline de diverses façons, jusqu'au gris ; chaque être se dédouble ou se camoufle, la réalité humaine est complexe, l'acte de toucher l'autre si fortement souhaité reste informulable et la maladresse, la peur empêchent ce préalable de s'accomplir, on se mure dans un silence glacé, celui de la déception, de l'incompréhension.

Saynète de ce couple livré dans un carton face à un premier appartement si étriqué que l'homme édicte les règles impossibles d'un anti-fonctionnement à deux, une non-vie, et on aboutit à cet aphorisme de l'absurde : « Pour vivre

ensemble à jamais, ne jamais vivre ensemble. » La dérision, l'ironie sont au rendez-vous, il n'y a ni comédie ni tragédie de l'existence, juste un ridicule des gens qui se font une montagne de tout, mal-être qui aboutit à un art d'être mal et de s'y complaire.

Et la salle rit de voir une femme menacer d'un balai celui dans les bras de qui elle veut se précipiter et se blottir ; d'entendre les reproches habituels à nos compagnons, le désordre ; ça commence par un écart des êtres, juste une donnée matérielle, puis, en crescendo, dans une très belle mise en scène où les comédiens se succèdent, interchangeable, pris dans le même tourment, le même maelström, les flambées de mots embrasent le rythme des critiques qui fusent de lui à elle et vice-versa.

La lâcheté des hommes devant la maternité est brocardée, rafales de propos creux, phrases inachevées, interférences du quotidien, on est face à une logorrhée de la médiocrité qui s'épanche dans une sollicitude appuyée, prévenance qui anticipe tous les risques, tous les dangers de la grossesse.

Incommunicabilité : les SMS ont remplacé les échanges verbaux ; ou encore l'espionnage des voisins obsède le mari dans sa performance personnelle au lit et il s'empêtre dans la jalousie qui le dévore.

Inventaire de tout ce qui pourrait satisfaire une femme et échec de toutes les propositions : trois couples, les femmes au centre de toutes les interrogations et leurs compagnons qui tournent en rond comme des satellites perdus. On reprend là la vieille antienne selon laquelle les femmes ne sont « jamais contentes ».

Et puis, cette confidence/confession : elle aux Alcooliques anonymes, lui chez son psychanalyste ; le divorce a été consommé. Moment d'émotion et de sourire amer sur le retour à la solitude avec en plus, la charge des enfants et le poids de l'addiction.

En une heure de spectacle, toute une vie d'espoir, de ratages, et de désolation a défilé : sorte de kaléidoscope des possibles selon une gamme rapide de moments observés, observables, vrais ; des touches d'éclairage, impressionnisme léger et très bien écrit, nous sommes tous les sujets de ce spectacle auquel nous adhérons totalement.

Les comédiens se succèdent, se rejoignent, s'esquivent en une chorégraphie bien rodée ; ils ont une grande finesse d'interprétation et font vibrer l'air d'une vérité à la fois humaine et littéraire.

La salle s'est concentrée avec un plaisir non dissimulé sur ces fragments de vie, ces petits faits, ces touches d'une peinture des comportements accompagnées d'une bande-son où la grande Janice Joplin nous renvoie dans ces années 70 lorsque la sexualité se libérait et qu'on a bien cru réinventer l'imagination et l'amour contre toutes les guerres. Rien n'a changé de fait, l'homme et la femme sont les acteurs du malentendu et de la rencontre avortée. Reste que le dernier mot prononcé sur scène est le verbe « aimer ».

Nous avons eu la chance de voir un très bon spectacle, élégant comme un tableau vivant.

Et il faut bien du talent pour clore un festival avec une heure de retard sur l'horaire prévu, pour recentrer les esprits et les mener à ce succès d'écoute heureuse que nous saluons ici. Les rappels sont amplement mérités.

« Vice-versa » est un moment de bonheur dont il ne faut pas se priver.

A voir, juste pour le plaisir.

J.